Jean-Michel Frodon
Page 1/4
<u>Link</u>

# «Aya» et «Azor», deux éclairs dans le brouillard

Jean-Michel Frodon — 11 octobre 2022 à 13h00

Le premier film de Simon Coulibaly Gillard, situé de nos jours en Côte d'Ivoire, et celui d'Andreas Fontana, situé en Argentine durant la dictature militaire, savent tous deux mobiliser les ressources singulières du cinéma. Une double découverte, riche en émotions.

Le «brouillard», ce serait cette confusion entretenue par une multiplicité de sorties de <u>films</u> à peine vus (ou, le plus souvent, pas vus) aussitôt disparus. Difficile, même pour les amateurs les plus attentifs, de se repérer dans la déferlante de nouveaux titres. Et donc, raison de plus pour attirer l'attention sur deux films qui, sans atouts publicitaires d'aucune sorte, méritent chacun la plus vive attention.

Ce qui permet au passage de souligner que, si les raisons de s'inquiéter de la situation actuelle du cinéma sont réelles et nombreuses, comme en a témoigné le récent <u>appel pour des états généraux</u>, le cinéma comme espace d'invention reste étonnamment fécond, y compris avec des propositions venues d'origines inattendues, parfois par d'encore plus inattendus détours.

C'est le cas de ces deux premiers longs-métrages au pedigree «impur», adjectif qui se veut ici un éloge: le très beau film ivoirien réalisé par le Français Simon Coulibaly Gillard et le très beau film argentin réalisé par le Suisse Andreas Fontana.

Très différents par leur cadre et leur récit, ils ont pourtant en commun de parier sur les puissances de ce qui ne sera jamais montré, jamais illustré, mais qui acquiert ainsi une force d'évocation qui fait honneur à ce que peut le <u>cinéma</u>.

Page 2/4

## «Azor» d'Andreas Fontana

Dans <u>l'Argentine soumise à la dictature militaire</u> au pire de sa brutalité, au tout début des années 1980, un couple débarque à Buenos Aires. Hôtel de luxe, résidences cossues, palais officiels, <u>estancia</u> de grands propriétaires sont les décors où évolueront le banquier suisse De Wiel et son épouse.

Atmosphère feutrée, courtoisie ampoulée, machisme revendiqué, maniement élégant et possiblement meurtrier du sous-entendu définissent l'environnement où circulent ces deux Européens qui partagent en partie les codes de ceux qui les accueillent, mais pas tous.

De la réalité du pays, de la violence qui y règne, des liens entre les grands établissements financiers internationaux et les chefs de la dictature, on ne verra guère davantage. Tout l'art du cinéaste consiste ici à laisser affleurer en permanence les non-dits d'une situation brutale et complexe, où se jouent plusieurs jeux dangereux et de multiples rivalités.

## Du côté de Graham Green

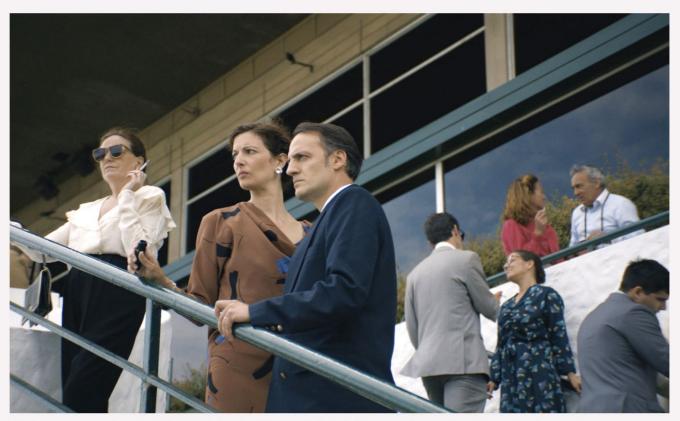
Il faut aller chercher du côté des romans de <u>Graham Green</u> pour trouver semblable capacité à faire sentir non seulement une ambiance, mais le réseau de connivences, de dominations, de rancœurs et de terreurs qui définissent une société soumise à une forme spécifique d'oppression.

Plus encore que le scénario construit autour de la disparition inexpliquée de l'associé de De Wiel, le film se tisse des échanges d'intimidations à mivoix entre généraux et hommes d'affaires, des fragments d'information sur le rôle des banques suisses, de l'archevêché, et des «amis américains».

#### Page 3/4

Un <u>cheval</u> de course ou l'historique d'un club privé deviennent des occasions de suggérer des opérations violentes, des spoliations qui saccagent –y compris des privilèges du monde antérieur– dans la spirale terrifiante et opaque où s'enfonce le pays.

Avec une sorte d'humour tragique, la vieille aristocrate campée avec jubilation par <u>Elli Medeiros</u> est à la fois le jouet et le témoin sans illusion d'une sorte de descente aux enfers de toute une société, enfer dont les flammes n'apparaissent qu'en reflets sur les médailles des officiers supérieurs, les bijoux et l'argenterie des bénéficiaires du régime dictatorial.



Madame et monsieur De Wiel (Stéphanie Cléau et Fabrizio Rongione) dans la tribune du champ de courses, un des lieux informels d'un pouvoir implacable. | Next Film Distribution

#### Page 4/4

Le cheminement incertain du banquier remarquablement interprété par <u>Fabrizio Rongione</u>, souvent vu chez les Dardenne, distille une ambiguïté malsaine, que souligne le rôle peut-être le plus intéressant de tout le film, celui de son épouse, jouée tout en finesse par <u>Stéphanie Cléau</u>.

À la fois en retrait, capable d'interpréter les signes sans pouvoir contrôler les causes et les effets des manœuvres qui se déroulent autour d'elle, elle incarne la position à la fois lucide et totalement compromise d'«élites» – européennes notamment– qui se prétendent à distance des pires agissements tout en en tirant bénéfice et en les renforçant.

Au confluent du thriller et de la fable, *Azor* se révèle ainsi, grâce à ses choix de mise en scène, un réquisitoire à la fois circonstancié et sensible contre ce qui accompagne et soutient les pires dictatures. Et pas seulement dans les années 80 du siècle dernier.